

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-7155-9

© Fidel Pastor Sanz

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Fidel Pastor Sanz

TU ES CE QU'ON AIME

Le sacrifice de Rafael

À mes enfants Laura et Mikaël

À mes parents

Enriqueta Sanz Vasquez et Fidel Pastor Vilar

1^{ere} partie

LIRE N'EST PAS SANS DANGER

« 201 », un livre bien à l'abri

Comme d'habitude, Juan ne tient pas compte de mon état d'esprit défaillant, il s'adresse à moi comme si j'étais supposé connaître les informations qu'il a mis trois mois à compiler et je dois saisir au vol ce qu'il me dit. Et surtout, ce qu'il ne me dit pas. Il me parle du livre, que je croyais disparu, et me confie qu'il l'a récupéré, protégé, dissimulé, extradé à la barbe des autorités péruviennes. Comment a-t-il fait pour le transporter jusqu'à Madrid ? Et de Madrid à Barcelone ? Je n'en sais rien. Il ne répond pas à mes questions, pour l'instant il veut que je lui prête attention, alors je l'écoute. Il évoque une valise diplomatique, me dit : « On les a roulés dans la farine », rajoute : « On ne pouvait pas le leur laisser », une manière tout à fait personnelle, néocoloniale, que je lui connais parfaitement, de se dédouaner. Passons, il reste comme il est.

Je vous relate la suite, il me raconte des choses incompréhensibles que j'ai du mal à croire. Le livre a été déplacé dans un coffre en alliage de titane et d'ouate, pour éviter des radiations nucléaires dues à l'explosion. Il est confiné dans un abri au milieu du parc de la résidence dans laquelle je suis conduit en milieu de journée. Le mélange de titane et d'ouate m'a beaucoup intrigué, mais je n'ai pas osé demander ce que c'était. Bref, tout semble énigmatique, aussi hermétique que ce coffre en mixtion spéciale. Il me dit d'un air constipé et distrait à la fois que trois de ses collègues scientifiques sont tombés malades, après avoir eu un contact avec l'ouvrage. J'apprends que du tiercé valétudinaire, aucun n'a réussi à consulter plus d'une dizaine de pages. Ensuite, il s'exprime comme si la lecture était devenue un exercice périlleux. Juan, sans remarquer mes yeux égarés, poursuit son exégèse : nos savants ont observé le livre et détecté qu'il reste « stable et neutre » pendant les

vingt-quatre premières heures. Cela étant, une substance étrange, inodore et incolore se dégage, laquelle intoxique les personnes situées à sa proximité. C'est bizarre de dire qu'il reste « stable et neutre », moi, ça m'a surpris.

De toute façon, je doute que ces scientifiques déchiffrent la moindre ligne d'un document rédigé en idiome « infernal » pour eux. Ils n'y connaissent que dalle en écriture ancienne précolombienne. Sans me vanter, je crois que je suis le seul à pouvoir lire l'aymara, dans le texte. Je m'interroge pour savoir si le livre est traduit en langue moderne. Juan ne me quitte plus des yeux depuis un moment comme s'il attendait une réaction de ma part. Je me dis : « Quel bougre d'empaffé, ce fils de cabrón je te vois venir avec tes énormes galoches, tu vas me demander d'entrer en contact avec « 201 ». Sans doute, tu t'en fous que je sois le prochain à m'intoxiquer. N'oublie pas, salaud, que je ne suis pas un de tes savants, moi ! »

— On ne court aucun risque Barty, tu restes vingt-quatre heures chrono, pas une seconde de plus, dans la cave avec le livre. Ce serait formidable que tu l'ingères intégralement pendant ce laps de temps.

— Autrement dit, je n'aurais pas le temps de prendre des notes, je devrais le lire et rapporter ce que j'aurais retenu.

— Avec ta mémoire phénoménale, tu parviendras à restituer l'essentiel.

Si ce n'était pas mon frère, je crois que je l'aurais traité de fils de pute en lui disant : « Me cago en la puta madre que te parió. » Je ne me souviens pas qu'il m'ait demandé une seule fois si je donnais mon accord pour descendre dans le caveau. La conversation terminée, Juan me fait signe de le suivre jusqu'au lieu secret. On parcourt le bâtiment, tout en longueur, qui regroupe les équipes scientifiques de son service, on n'y croise personne et toutes les portes, dans ce couloir qui n'en

finit pas, sont fermées. Je suspecte, derrière chaque mur, des chercheurs pareils à Frankenstein imitant des expériences aussi démentes que celles du célèbre docteur. Quand je regarde mon frère, qui ne ressemble à personne en particulier, je me dis que c'est peut-être lui le plus inquiétant. On arrive dans un parc spacieux et notre balade n'est pas terminée puisqu'on le traverse jusqu'au bout du bout. Je reconnais qu'il m'a parlé du sous-sol au fond du jardin.

Juan s'arrête sans prévenir et se plante devant une dalle encastrée dans la terre, avec une poignée saillante qui doit permettre de la soulever. Ce n'est pas une cave, mais de toute évidence, un abri souterrain, un « anti » quelque chose, un poil plus élevé qu'une tempête et un cheveu en dessous qu'une bombe atomique. Un bunker rien que pour mon « 201 ». Je me demande pourquoi on a déposé cet ouvrage aussi loin du bâtiment principal. Juan soulève la dalle avec beaucoup d'énergie et, par un regard, me fait comprendre qu'il a besoin d'un coup de main. Un escalier se présente devant nous et je subodore qu'il s'enfouit profondément sous terre, car il s'évanouit dans l'obscurité. On commence à descendre et un interrupteur, placé au bon emplacement, donne de la lumière à un endroit qui se montrait bien sombre pour la lecture. On franchit une trentaine de marches, ce qui d'après moi, nous enfonce à dix mètres dans le sol. En face de nous se trouve un couloir en béton brut, superbement austère, très long et sans aucune porte visible. Est-ce nécessaire d'aller si loin pour cacher un livre, me dis-je intrigué ? En résumé, je déambule avec mon frère dans un abri antiatomique, on se dirige vers le rejeton que j'ai eu avec une bibliothèque précolombienne, un bébé de trois cents pages extrait clandestinement de son pays natal. Mon choc post-traumatique est donc justifié. Au loin, j'aperçois une entrée. Celle-ci a du mal à s'ouvrir, comme si quelqu'un

ou quelque chose résiste de l'autre côté. J'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette scène et je ne serais pas surpris qu'un vent violent nous aspire dès qu'on l'aura décoincée. Juan et moi nous nous bloquons contre la porte et de toutes nos forces on pousse pour lutter contre cette énergie invisible. La force, soudain, se relâche et l'on pénètre à toute allure dans la pièce juste éclairée par la lumière du panneau « sortie de secours ».

Je discerne, trônant au centre, comme dans une chambre royale, le coffre qui contient « 201 ». Je dois donner un nom à ce livre, au plus tôt, sinon, je serais obligé de le désigner toujours par un nombre. Pourquoi ne pas le baptiser « l'ultime » ou « le benjamin » ? Je m'approche, tout près de lui, ça, c'est mon côté spontané, alors que mon frère se tient en retrait, c'est son état rationnel. Au fur et à mesure que j'avance, « 201 » sentant ma présence, se met à répandre une sorte de respiration intra-utérine. Le coffre, peut-être est-ce mon imagination, semble se transformer en un ventre arrondi de femelle en gestation. Je ressens autour de moi une atmosphère sordide, une impression de sorcellerie (ou je ne sais quoi), car tous mes poils se hérissent et une giclée glaciale traverse mon corps. J'ai terriblement peur de ce que je vais découvrir, une fois ce satané coffre ouvert. J'appuie mes mains, avec douceur, sur le « ventre » et ce geste suffit à apaiser ce qui se couve à l'intérieur, je manipule le conteneur avec précaution, mon frère restant silencieux, mais je le sens prêt à se sauver dès les premières difficultés.

— Ne touche pas encore au livre, attend, chuchota-t-il, en reculant d'un pas.

On doit dégager le coffre avant, et je prends tout mon temps. Le couvercle pèse et j'y vais par petite soulevée progressive. Le ventre se trouve enfin béant et j'aperçois « 201 » avec sa reliure magnifique comme celle de ses autres frères. J'ai envie de le serrer dans mes

bras, mais je m'abstiens. J'attends les directives de Juan qui justement s'approche, maintenant qu'il imagine la situation sans danger. Pourtant là, il se trompe. Son encombrante corpulence dérange le livre qui se met à bouger, se soulever, se secouer, à propager l'émanation d'une substance épaisse comme de la fumée ou de la vapeur d'un liquide avec une odeur marquée par le cuir et la senteur du papier. On dirait que « 201 » transpire !

— Je crois que ma présence n'est pas souhaitée, je vais donc te laisser avec lui. Je reviendrai te voir toutes les deux heures. On a placé des provisions dans ce petit panier, de l'eau et un thermos contenant du café, et pour un besoin pressant, on a aménagé un petit coin derrière le paravent.

— Vous avez pensé à tout. Et si « 201 » déclenche son poison plus tôt que prévu, comment est-ce que je peux vous avertir ?

— Si c'était le cas, tu n'aurais pas le temps de nous prévenir. On a installé une caméra de surveillance et l'on va te suivre pendant ces vingt-quatre prochaines heures.

— Je comprends pourquoi, on a placé un paravent.

— Tu disposes d'un petit bureau juste derrière toi, avec une lampe à rayonnement électromagnétique pour ne pas abîmer les écritures. Voici tes nouvelles optiques.

Juan me tend une paire de lunettes pour supporter les radiations infrarouges. Je ne peux pas m'empêcher de ne pas la trouver élégante. Du tout ! Juan me signale, à voix basse, qu'il va refermer la porte derrière lui en partant et me lance : « À tout à l'heure. » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Je crois qu'il ne m'a même pas souhaité bonne chance. Me voici reclus avec ma progéniture. C'est une formule pas très heureuse, j'en conviens, mais à l'instant, c'est la seule qui me vient. J'espère que mon rejeton respectera la reconnaissance du ventre, je pense vraiment n'importe quoi. Je saisis le livre et l'extrais de

son réceptacle, il chauffe et je sens une vibration qui le parcourt, ce n'est pas désagréable, puis doucement je l'installe sur la petite table placée derrière moi. Je m'assieds sur la chaise métallique qui s'y trouve et pose sur mon nez, cette paire de lunettes qui doit m'éviter de subir les rayons infra- rouges. La lampe suspendue n'attend que ma décision pour éclairer ce qui va faire l'objet de ma lecture durant ces vingt-quatre prochaines heures.

La fuite de Ciberia – C'était en juin.

Au pied levé, un voile blanc sur le visage pour ne pas être démasqué, le serviteur s'était mis dans la peau du prince. Il se laissait déguiser par un duo de costumières novices venues le préparer pour la cérémonie du couronnement, dont il serait le héros. Joan, le valet, ignorait que, dissimulés dans le passage secret qui enserrait la chambre nobiliaire, deux témoins l'observaient derrière le miroir à la vitre teintée.

Vêtus à la mode de la jeunesse du pays, un garçon et une fille scrutaient la scène. En principe, c'est eux qui devaient se trouver de l'autre côté : dans le rôle du prince, lui et elle, dans celui de l'habilleuse aguerrie. Au dernier moment, voilà que les deux avaient laissé leur place. Noria avait fait preuve d'une subtile virtuosité, auprès du chef du protocole, pour se faire remplacer, la veille, par son apprentie. Elle paya, au prix fort, son ingéniosité par une nuit blanche passée à entraîner la débutante qu'elle avait choisie, afin qu'elle ne commette pas d'impéritie. Par ses yeux exercés, jusqu'à présent tout semblait aller pour le mieux. Sous prétexte d'un maquillage sophistiqué, nécessitant beaucoup de poudre qui risquait de salir le costume de cérémonie, elle avait insisté pour qu'un voile protège le prince, en réalité sa doublure, pendant la durée de l'habillage.

L'innocent Joan se laissait travestir, sans aucune réticence, abandonné aux mains de ces juvéniles demoiselles qui se montraient expertes dans l'art d'ajuster les toilettes. Noria et le jeune homme avaient du mal à se départir de cette scène solennelle.

— Je connais un passage Noria, suis-moi, lança l'éphèbe qui se mit en chemin.

Elle retint la main qui saisit la sienne, et fixa le souverain dans les yeux.

— Votre Altesse, confirmez-vous votre choix ? dit-elle d'un air exagérément sérieux.

Je ne suis plus altesse, à partir de cet instant, le futur empereur, c'est lui. Les décisions lui appartiennent.

Il désigna du regard le garçon au-delà du miroir.

— Mon prince, je peux tout stopper si vous le souhaitez, il est encore temps !

— Noria, dorénavant je ne suis plus personne. Dis-moi : « tu » simplement. Je suis ton ami et rien d'autre. Partons !

Elle hésita une nouvelle fois et s'approcha de lui.

— As-tu pris la bonne décision Estrel ? Mesures-tu ce qui peut arriver maintenant ? Une aventure, pleine d'incertitudes, commence et quand nous aurons franchi les portes de cette forteresse, elle pourrait s'embellir pour nous deux ou devenir notre pire cauchemar : une arrestation pour haute trahison et une réclusion à vie.

Le garçon qui pleurait beaucoup et souvent, n'était pas gêné de montrer sa sensibilité, alors il la regarda et acquiesça, les larmes au bord des yeux. À cet instant, lui, qui détestait les séparations, une nouvelle irruption d'émotions le submergea. Il en connaissait la source, puisque sa décision exigeait de renoncer à ce charmant garçon qu'il avait tant aimé. Elle résistait davantage, et maîtrisait ses troubles au point de s'en étonner elle-même. Noria avait appris, en toute heure et en tout lieu, à faire face à la perfidie, aux adversités, aux obstacles en tout genre de la vie, aux hommes, nobles, militaires, religieux qui avaient essayé, sans succès, de l'outrager. Élevée depuis l'enfance au palais, elle savait tout de sa mère. Même, résister à la tentation.

— Mon seul regret, c'est de partir sans lui. Nous nous aimions si bien tous les trois.

— Joan a choisi pour lui. Il se sent heureux, j'en jurerais.

Elle essuya les larmes de son compagnon.

— J'ai décidé de survivre ! Fugitif, mais vivant. Et pauvre.

— Je le pressentais, vois-tu, aussi j'ai tout préparé.

Elle lui montra une petite cassette pleine d'or et de pierres précieuses. Estrel examina le coffret, fixa la jeune femme pour obtenir une explication. Elle lui sourit sans façon et avec son air le plus innocent, n'ajouta rien d'autre.

— Nous allons emprunter un passage, que je connais.

Elle lui prit la main et l'entraîna dans une nouvelle direction.

— Où nous mènes-tu ? demanda Estrel.

Le garçon regarda avec mélancolie, pour la dernière fois, Joan debout qui endossait la cape d'empereur.

— Mon chemin permet de s'enfuir loin de cette ville. Il ne conduit pas, comme le tien, au milieu de la jungle où l'on finirait par se perdre.

— Je te fais confiance.

— Tu n'as pas le choix.

Les deux jeunes gens empruntèrent un second passage dérobé et avancèrent dans un dédale de couloirs qu'Estrel ne connaissait pas.

— Ma mère m'a aidée à préparer notre fuite. Ce n'était pas gagné de garder le secret, car elle en voit du monde. On a eu de la chance. Tu vas aller de surprise en surprise.

— J'ai pris l'habitude depuis mon arrivée, d'être à bonne école avec toi, car tu n'es pas la dernière, à m'étonner !

Les deux fuyards déambulèrent dans des passages de plus en plus labyrinthiques. Lui derrière et elle devant.

— Dis-moi puisqu'on s'enfuit en chœur, j'aimerais que tu me dises ton prénom.

— Tu le connais !

— Ton véritable nom !

Remarquant l'air surpris de son compagnon, elle rajouta :

— Estrel et moi, nous sommes élevés ensemble et j'affirme avoir observé une multitude de fois sa tache près du pubis. Vois-tu ce que je veux dire ?

— Une tache près du pubis ? répéta-t-il, déconcerté.

— Certaine ! Et en conséquence, tu comprends que je sais qu'Estrel, ce n'est pas toi.

Le garçon resta dans le silence, étonné par l'indication de cette marque de naissance. Il ne s'était jamais rendu compte de cette tache sur son ami d'enfance, à cet endroit précis.

— Tu vas trouver ça étrange, mais je l'ignore. C'est toujours les autres qui m'ont appelé : « Comme-ci ou comme ça ».

— Moi, de même, c'est ma mère qui l'a choisi pour moi.

— Ce que je veux dire, c'est que je ne connais pas mon nom de baptême. Depuis que je suis né, on m'en a donné tant de différents.

— Le dernier ?

— Noham.

Il parut insatisfait de ne pas en proposer d'autres.

— Noham ! Je t'appellerai Noham, en attendant que tu te souviennes de ton véritable prénom.

Ils dévalèrent un escalier étroit taillé dans la roche, parcoururent un long souterrain humide et frigorifié, de plus de deux cents mètres, remontèrent des marches glissantes à cause de l'eau qui coulait d'on ne sait où. Ils baissèrent la tête plus d'une fois en passant dans ce qui ressemblait à des galeries, pour éviter des toiles d'araignée ou d'autres choses. Ils firent face à toute une

série de petites bestioles : insectes, cafards, mygales, rongeurs ou rats, serpents, chauve-souris, j'en passe, qui devaient sans aucun doute constituer une partie infime du bestiaire. L'endroit était sans doute peu fréquenté par des humains. Dans un long corridor, jonché de ces bestioles rampant sur le sol, qui menait vers une issue, elle fit attendre Noham quelques instants. Noria se dirigea en éclaireuse vers une porte. Pour l'ouvrir, elle essaya à plusieurs reprises, la poussant avec vigueur et détermination, et pour finir, elle engagea enfin sa tête à l'extérieur avec une extrême vigilance.

Elle revint vers Noham.

— Ce ne sera pas très confortable, mais c'est la meilleure idée qu'on ait eue pour quitter cet endroit.

— C'est bien, je suis prêt à te suivre.

— Tiens, farde-toi le visage avec cette poudre.

Elle lui tendit un petit pot qui contenait un onguent cendrex et lui signala de s'en mettre sur la face, en lui montrant comment bien étaler le produit. Ils commencèrent à se barbouiller la figure, le maquillage semblait un peu méphitique. Elle lui sourit comme pour lui assurer qu'ils devaient passer par là pour pouvoir évacuer leur repaire.

— Tu me fais penser à un cadavre ambulante. Le jeune homme s'imagina avec le même aspect.

— C'est exactement le but.

Ils sortirent doucement et se retrouvèrent face à deux cercueils ouverts, vides. Elle se planta au pied de l'un d'eux et lui indiqua de choisir le sien. Il n'osa pas parler, mais à son regard on devinait que l'idée ne le motivait pas. Elle lui fit signe de se taire et s'installa dans celui qui se trouvait devant elle, comme pour lui montrer la démarche à suivre. Ils entendirent du bruit et des pas qui se rapprochaient. Elle lui indiqua, par gestes, de se dépêcher et le garçon s'allongea rapidement dans le

coffre. Il vit deux mains prendre le couvercle et le poser au-dessus de lui, le laissant dans une totale obscurité. Il perçut des coups de marteau qui signifiaient que l'on cloutait la bière. L'angoisse agrippa sa gorge. Si ce n'était pas Noria qui l'accompagnait, il aurait refusé une idée si extravagante. Les pas s'éloignèrent. Au bout de quelques minutes, qui lui semblèrent interminables, de nouveaux pas s'annoncèrent, ils étaient différents des précédents, plus nombreux et plus lourds. Il retenait son souffle en écoutant ce qui se passait autour de lui.

— Ces deux-là n'auront pas la chance de participer au couronnement ! marmonna une voix en riant.

— On dégage fissa Manolo, on doit quitter les lieux, tout de suite, avant que la cérémonie commence sinon on va se trouver coincés, toute la sainte journée. Allez, courage mon gars, on soulève les deux bières et on les glisse dans le corbillard, l'une sur l'autre. Elles se tiendront compagnie. Il rit de nouveau.

Noham retint sa respiration, dès qu'il avait entendu la présence des croque-morts, ne bougeant pas d'un cil pour ne pas éveiller les soupçons. Il se raidit pour rester en apnée.

— Celui-là est vachement chargé. S'exclama l'homme qui portait le cercueil de Noria. Allez, à la deux, à la trois, on lève. Putain que c'est lourd !

— Qu'est-ce qu'il contient, bordel, cracha une voix enrouée, il est rempli de cailloux ou quoi ?

— Ouvre-le, Manolo, si tu y tiens. Mais bouche-toi les narines ! On m'a dit que ces macchabées gisaient depuis cinq jours. Bonjour l'odeur.

— Ça doit schlinguer la pourriture ! Si on le déballe, on ne va pas pouvoir se débarrasser de la puanteur pendant plusieurs jours. Va, on pousse.

Noham se sentit porté, déséquilibré, culbuté au moment où son cercueil glissa dans le fourgon. Pas doux, les croque-morts, pour les morts, pensa-t-il.

Le silence s'installa. Noham percevait l'adrénaline qui parcourait tout son corps et des gouttes de sueur perler sur son front et descendre sur les bords de son nez.

Le corbillard s'inclina sur la droite, quelqu'un était en train de prendre place sur le siège du cocher. Il entendit tout à coup, sans avertissement :

— Allez, hue, Pégase !

La voiture démarra et marqua la fuite de Noham et Noria à travers tout le pays.

Renaissance d'Estrel – C'était en juillet.

La boule noire, qui semblait atterrir du ciel immaculé, chuta sur le sable du désert de Ciberia. Une poigne mystérieuse venait de la lancer. L'ombre déformée et allongée d'un être humain apparut par touches successives : une main pour commencer, suivie d'un bras, d'une épaule puis d'une chevelure, d'un fragment de trace de l'inconnu qui avait propulsé l'objet. La silhouette lente se rapprocha de la sphère comme pour la protéger du soleil. La boule noire sur le sable resta inerte quelques instants puis se mit à vibrer, au début imperceptiblement, graduellement et sans cesse sa vélocité s'amplifia et après plus vite et encore de plus en plus. L'accélération soutenue de la pulsation créa une importante quantité d'énergie interne qui la souleva du sol. Le volume de la sphère enfla, elle s'étendit dans l'espace, comme un ballon suspendu dans l'atmosphère et modifia sa morphologie. Une oscillation à haute fréquence se révéla de l'ensemble et pendant qu'elle augmentait sa masse, son aspect se métamorphosa en changeant de couleur et de substance. On aperçut la forme s'allonger et au fur et à mesure de sa dilatation, prendre une apparence de gangue, ensuite d'un fourreau au bout d'une pulsation optimale qui dura plusieurs minutes.

On vit des jambes se former, des bras, une tête, enveloppés dans du tissu en bandelettes à la manière d'une momie. L'organisme embaumé flottait en mouvement suspendu à quatre-vingts centimètres du sable. Il se mit à tourner sur lui-même à une vitesse prodigieuse, ne permettant pas au regard de distinguer avec clarté ce qui se passait, car la rotation engendrait une illusion d'optique, un amas d'énergie vibratoire. La révolution se termina.

La charpente brute d'un mâle se devinait. L'homme ressemblait à un centenaire, il était recouvert d'une peau flasque entièrement glabre. L'ancien apparaissait nu et subtilement les formes émergèrent comme si elles étaient nettoyées par une eau invisible. À mesure que les contours devenaient précis, les mains se dessinèrent puis, les pieds, sa structure se constitua lui donnant une allure moins ramollie que quelques secondes auparavant. Le corps se posa sur le sable, sa croissance s'achevait et les ongles et les cheveux poussèrent. Des muscles fins se tracèrent sur tout l'organisme et les traits de sa figure se débarrassèrent lentement des rides qui recouvraient sa peau, ses yeux, son cou.

À la fin du processus, l'homme ne devait pas avoir plus d'une vingtaine d'années. L'individu était terminé, mais il lui manquait le principal, le souffle de la vie. Dans une sorte de rituel sacré, l'ombre d'une main avança doucement vers la créature et dans un geste éminent, une dextre circula sur le visage, achevant son œuvre et in fine, l'anima. L'âme se révéla, avec lenteur, puis abreuva tout le corps. L'être ouvrit les yeux brusquement en prenant une très forte inspiration. Après un long moment de silence, une diction harmonieuse le rompit.

— Estrel, quel bonheur de te revoir enfin !

Les paroles émues de la silhouette (qui ne se montrait toujours pas) dégageaient une tendresse infinie.

— Où suis-je ? répondit la créature, d'une voix voilée mal placée, en se levant avec agilité, dans un état eurythmique.

— Tu es de retour, bienvenue parmi nous. Ta villégiature spirituelle est terminée. Tu reviens chez les hommes pour continuer ta vie.

Le jeune observa droit devant lui comme s'il fixait la personne qui s'adressait à lui. Il mit quelques secondes

avant de la reconnaître, c'est seulement alors qu'il le salua. Tout en souriant, son esprit semblait vaquer dans un univers lointain, le plongeant dans des pensées profondes. Son regard indiquait qu'il revoyait en souvenirs quelques moments de son existence. Ses émotions s'illustrèrent sur son visage, la mélancolie, la joie, la tristesse, la peur, la colère puis la détermination.

La mémoire d'Estrel opéra un détour vers un passé immédiat.

— La ville brûle, annonça-t-il sans emphase, et la guerre est déclarée.

— L'incendie a été éteint, la régente, ta mère a décrété l'état d'urgence, répliqua la voix de celui qu'on ne voyait toujours pas.

— Donne-moi des détails, je ne m'en souviens pas.

— L'empereur a été assassiné. La nation le pleure et entame son deuil.

— Assassiné ? répéta-t-il, stupéfié.

— Dans la cathédrale, le jour de la cérémonie. Un cheval fou l'a exécuté.

— L'empereur est mort ! soupira le jeune homme.

— Ce n'était pas l'héritier des Medina, puisque le prétendant véritable à la couronne...

— C'est moi, n'est-ce pas ?

— L'absence représente le plus grand des maux. Pense à ta disparition pendant plus de dix ans ! Fais un effort si tu peux.

— Je ne garde aucune trace de ces dernières années. Raconte-moi tout en détail !

— Ce serait trop long, je vais te résumer, je parlerai des détails plus tard. Te rappelles-tu ton départ du Palais ? Tu venais de fêter tes dix ans.

Estrel se concentra pour rassembler dans son esprit, des mémoires enfouies depuis deux lustres.

— J'ai le souvenir d'avoir quitté Ciberia, avec mon père et une escorte de soldats armés jusqu'aux dents. Je ne suis alors qu'un enfant. Nous avons longtemps voyagé à travers le pays. Il faisait chaud et j'avais soif. Je me souviens d'avoir bu l'eau de la rivière, je me souviens d'avoir ressenti des douleurs insoutenables au ventre et d'être passé très proche de la mort. Je me souviens d'avoir perdu connaissance, rien de plus. Plus aucun souvenir.

— Tu étais mal gardé. Je m'en veux de ne pas t'avoir accompagné ce jour-là, je n'ai pas pu empêcher ce malheur d'arriver. Quand tu nous as quittés.

— Je vous ai quittés !

— J'ai réussi à protéger ton âme et je l'ai conservée pour l'éternité dans une matrice en forme de boule noire en attendant le moment où je pourrais te rendre la vie. Par bonheur, tu nous as laissé juste le temps.

— Oui maintenant je m'en souviens, je reconnais ta voix qui me parlait pendant cette période où j'étais... Où était-ce d'ailleurs ?

— Tu dormais dans une profonde léthargie.

— Je me croyais comme dans un cocon, je n'avais plus de crainte quand tu me disais de ne plus avoir peur, je me sentais seul et si triste, mais sans angoisse et depuis j'ai l'impression que plus rien ne peut m'effrayer.

Estrel regarda son interlocuteur avec reconnaissance.

— Partons chez ma mère pour lui annoncer la bonne nouvelle. Nous lui apprendrons que son fils vit de nouveau ! J'ai hâte de la voir et de l'embrasser.

— Retourner à Ciberia n'y pense même pas !

— Retourner à Ciberia n'y pense même pas ! Mais si, j'y pense.

— Nous y reviendrons plus tard. Aujourd'hui, ce n'est pas envisageable, l'état d'urgence triomphe, la ville est assiégée avec des milliers de policiers et de militaires, tu ne pourrais pas y pénétrer. Rencontrer la régente te serait impossible. Dans l'hypothèse qu'on te prête attention, ton histoire déconcerterait tout le monde, personne n'y croirait. Tu devras patienter avant que les esprits se reposent et s'ouvrent à de nouvelles réalités. En attendant, il reste une chose importante à faire : retrouver l'assassin de ton père et lui rendre justice.

— Me venger ! De qui ? Après tant d'années ! Je n'en veux à personne.

— La vengeance est un plat qui gagne de la saveur, en se mangeant froid.

Un silence profond s'installa et Estrel sentit monter en lui un sentiment vif et tranchant, un conflit intérieur immense. Il ressentit, dans tout son corps, une douleur aiguë qui lui faisait terriblement mal. Sa tête semblait prise dans un étau et son sang battait, à tout rompre, ses tempes.

— Je fais depuis quelque temps un rêve étrange et pénétrant :

L'homme, dont on n'entendait que la voix, ne put s'empêcher d'écouter la suite en son for intérieur

*« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend. »
Baudelaire*

Estrel poursuivit son explication.

— Je me trouve face à moi-même, ou à quelqu'un qui prétend être moi. Je ne le distingue pas, mais je sais qu'il se tient là, quelque part, dans un coin de mon esprit.

Estrel regarda intensément son interlocuteur en appelant une réponse.

— Qu'est-ce qui se passe en moi ? questionna Estrel.

Un silence s'installa, les yeux d'Estrel suppliant.

— Ce n'est pas facile à expliquer. C'est comme si un parasite s'était infiltré à l'intérieur de ton cerveau, je dirais, dans ta conscience. L'intrus fait croire à ton mental que ton corps est quelqu'un de différent, que ta chair lui appartient. C'est ainsi qu'en passant de l'un à l'autre, ton esprit cherche lequel des deux est le véritable Estrel.

Il aurait pu poursuivre son analyse, mais s'en abstint. Il garda, pour lui, la suite de son explication : « Ta psyché voyage depuis une dizaine d'années et son errance a libéré une énergie que personne ne pouvait soupçonner. Quand il a rencontré le parasite, il a dû l'affronter. Je veux dire toi et lui : l'authentique Estrel contre Estrel, l'apocryphe se sont mesurés dans une dimension temporelle différente, un nouvel espace, à une échelle nucléaire. Tu comprends pourquoi, je ne peux entrer dans les détails ! Pour faire court, une explosion terrible s'est produite. Pendant plusieurs jours, le ciel de Ciberia est resté incandescent. Puis tout s'est arrêté d'un seul coup. Nous avons éteint l'incendie dans la ville, ramassé tous les cadavres et rassuré tous les survivants. J'ai beaucoup travaillé pour te récupérer ».

Estrel était perdu dans ses réflexions, des affres hypnotiques lui traversèrent l'esprit et son regard changea. Il n'entendait plus la voix, et au bout d'un moment, une seule et unique pensée le préoccupa.

— Nous nous occuperons plus tard de ce que tu viens de me dire, je dois d'abord retrouver et reconstruire ma fratrie.

— L'autre est ton rival, ce n'est pas un des tiens.

— Je dois rejoindre ma famille.

— Tu es resté absent longtemps. Comment pourrais-tu être au fait de ce sujet ?

— Ne me demande pas comment je le sais, mais un frère ou une sœur m'attend quelque part. N'en doute pas.

— Faux, mon ami ! Ta mère n'a pas eu de descendance pendant tout ce temps. Elle n'en a jamais voulue.

— Je n'en discute pas !

— Donc ?

— Je pense à un deuxième enfant que mon père a eu.

— Impossible, il est décédé avant que tu viennes au monde ! affirma la voix d'un ton acerbe. Je ne te parle pas de l'homme que tu appelais ainsi, mais de ton vrai parent biologique, mort avant ta naissance, sans avoir appris qu'il t'avait conçu.

— Tu te trompes, mon père en a eu un autre. Sans doute, sans le savoir, lui-même.

— Je voudrais bien voir ça. J'aurais été abusé ! Si c'est exact, je jure de danser sous la pluie une fusée dans le cul.

Le garçon regarda son interlocuteur, l'air d'imaginer la scène. Et sans mot dire, il se contenta de remarquer les insuffisances de celui-ci.

— Je pars à sa recherche, je dois lui révéler un secret important.

— Un secret ! Quel secret ?

— Prend date ! Ce sera un moment de vérité.

— De ta résurrection, je m'attendais à tout, sauf à un frère.

— Ou une sœur, que je dois retrouver avant qu'il soit trop tard.

Le garçon commença une danse comme s'il tombait en transe, pendant que son interlocuteur ruminait à voix basse.

Mon Dieu, je crois que quelque chose m'a échappé. Qu'un secret (dont j'ignorerais l'existence) puisse être aussi bien gardé, jusqu'à ce jour, je n'en reviens pas. Nonobstant, si ce qu'affirme Estrel est vrai, nous devons retrouver le frère au plus vite.

Mon Dieu ? Ai-je bien déclaré ceci ? Putain, qu'est-ce qui arrive pour que j'invoque ce despote narcissique ?

Je me demande : « Tiens, si c'était... Non, ce serait impossible, ça ne se peut pas. Faites que ce ne soit pas lui, mon Dieu, ce serait une plaisanterie de mauvais goût. » Me voilà de nouveau pris la main dans le sac à solliciter ce vieux singe qui m'a appris jadis les grimaces.

« Pas lui ! Et pourquoi ce serait lui d'abord ? Il n'y a aucune raison ! Ce garçon fragile à qui je pense est soumis à la mémétique : si on lui annonçait sa démence, il deviendrait fou, si on lui disait que c'est un dictateur, il se transformerait en tyran et si on lui déclarait qu'il est le fils de Dieu, il ne se ferait pas prier pour réclamer son héritage. Il se laisse si facilement influencer qu'il accorderait du crédit même à une révélation fausse divulguée ou n'importe quel secret sur sa naissance. Il y croirait et ce serait dangereux. »

Estrel interrompit le dialogue intérieur de l'homme.

— Je pars en mission, mon vieux, je dois m'en aller. Ne m'empêche pas de l'accomplir, je t'en prie.

— Je ne pourrais pas te retenir, même si je le souhaitais.

— Je dois l'avertir. Si tu veux, tu peux me suivre.

— De toute façon, tu dois bouger d'ici, ta vie s'expose au danger. Rejoins Xavita, où se trouve l'homme qui doit te rendre justice.

— Tu m'expliqueras un jour ce qui m'est arrivé. J'ai l'impression d'avoir vécu dans un espace instable, beaucoup de vicissitudes.

— Va et tu m'auras toujours près de toi.

Le garçon se tourna vers celui qui parlait et s'inclina avec respect. L'individu apparut enfin, vêtu de blanc comme un ange déchu et salua son interlocuteur. Estrel se dirigea droit devant lui, sans se retourner.

— Estrel, si tu ne veux pas te faire remarquer, habille-toi, lança l'homme.

Qui est Alfonso Pacino ? En juillet

Alfonso Pacino était efflanqué, cénobitique, rigide comme une saillie, austère comme un jésuite, laiteux comme un cierge de la cathédrale où il passait la plupart de son temps libre, non pour prier, mais pour régler ses négoce, dans la fraîcheur des murs épais de l'édifice religieux. Il avait atteint la maturité, sans femmes et sans enfants, ne supportant pas, ni des unes ni des autres, plus d'une heure, leur présence. On le connaissait comme un fortuné homme d'affaires, certains le disaient trop riche et sans héritiers et comme il avait ruiné la moitié de la contrée par ses transactions commerciales, en une décennie, tout le monde le détestait. (*Sauf Rafael !*)

Alfonso Pacino se consacrait à prêter de l'argent et pas seulement aux plus démunis. Ses taux exorbitants astreignaient ses bénéficiaires à lui devoir l'emprunt, presque toute leur vie. Quand un débiteur avait la répugnante idée de mourir, l'enfer s'ouvrait pour ses descendants, car il leur revenait le remboursement de la dette. La milice à son service se chargeait d'amadouer les plus récalcitrants de ses obligés. Au-delà, de cette lucrative activité de bailleur de fonds, il monta sans aucun associé (il ne faisait confiance à personne) une banque de placements très rentables en bourse destinée à une clientèle huppée, aisée pour la plupart, moins que lui, mais bien plus fortunée que moi (vous, je ne sais pas.)

En compagnie de sa jolie gouvernante de vingt ans sa cadette, l'homme entamait sa petite tournée du marché couvert de la Buqueria, pour garder de bonnes relations avec ses amis vendeurs : les bouchers, les charcutiers, les poissonniers, les boulangers, les marchands de primeurs et de légumes, de vêtements, les chausseurs, les tenanciers et tous les autres... Ses yeux malicieux de condor avaient à plusieurs reprises remarqué le jeune

gitan qui chapardait, en toute impunité, avec une maestria digne de la Cour des Miracles, dans les étals de la grande halle. Le xaval (le garçon), c'est comme ça qu'il l'appelait, quand il se faisait surprendre, événement rare, dévoilait une célérité exceptionnelle pour échapper aux commerçants balourds, et à leurs poursuites laborieuses, ratées la plupart du temps. En règle générale, les détaillants, détériorés par leur mauvais cholestérol et leur obésité chronique, exaspérés par son audace, se contentaient chaque fois de crier : « Au voleur ».

Le téméraire xaval revenait donc, tous les jours, en se grimant pour ne pas être reconnu. S'il était pris la main dans le sac, il détalait aussi rapide qu'un éclair. Don Pacino, un vicieux, s'en amusait et ne manquait, sous aucun prétexte, d'aller recueillir les lamentations des marchands qu'il connaissait par cœur. Ces chers commerçants étaient tous ses redevables débiteurs. Pacino dit à sa séduisante gouvernante, un jour, qu'un garçon agile et rusé comme celui-là, à son service, livrerait plus vite les missives qu'il expédiait à ses emprunteurs, et avec un peu de chance, il recouvrerait ses créances à brève échéance. Malheureusement, un obstacle empêchait son embauche, un seul, petit, mais insurmontable : la loi interdisait d'engager des gitans (les Smors).

Les Smors, peu nombreux à Ciberia, vivaient comme des traîne-misère. Ils ne pouvaient pas travailler, n'avaient pas le droit d'envoyer leurs enfants à l'école, ni d'acheter ni de louer un logement, pas le droit de mendier, pas le droit d'aller en centre-ville. Bref, ils obtenaient le statut de paria et le titre de présence malvenue, sur le territoire. Aussi, chaque commune surenchérisait d'arrêtés municipaux, pour que ces immigrés aillent voir ailleurs si l'herbe était plus verte. Bien, qu'à présent, la majorité de ce peuple cherchait à

se sédentariser et enraciner leurs coutumes bohèmes, les gitans étaient restés nomades par contrainte. On ne pouvait cependant pas les expulser, car plus aucune nation ne voulait les accueillir. La situation était devenue grotesque et tragique, parce que les (nombreuses) interdictions, les concernant, s'empilaient. Certains pays légiférèrent pour prohiber les naissances chez les Smors, sous peine de mort. Ils avaient, en conséquence, planifié la disparition de la population gitane. Ce n'était pas d'actualité à Ciberia, ces gens courageux, en temps de guerre, pouvaient être mobilisés, les premiers. Ce fut le cas, pendant le conflit contre le Valdor, où plus d'un million de gitans périrent : soit par extermination, soit par inoculation du virus funeste du yéla.

Pacino qui se réjouissait de profaner les lois avec passion, presque autant qu'il aimait l'argent, chercha un moyen, subtil et discret, de contourner la législation, pour engager le xaval, à son service.

La grande feria millénaire de la cité allait sans doute lui en donner l'occasion. D'ici à quelques semaines, elle sera inaugurée, en grande pompe, par Damien le gouverneur, en présence de Marano l'archevêque de la ville. Pacino informa le gouverneur, que s'il l'en trouvait digne à ses yeux de le mériter, il souhaiterait cette année devenir le bienfaiteur, exclusif, de la cérémonie d'ouverture. Il saurait se montrer prodigue et ainsi, son mécénat généreux contribuerait à la diminution des charges affectées au Trésor public. Damien, ravi de la proposition, s'inquiéta aussitôt sous les conseils de son grand argentier des conditions qu'allait lui imposer le fameux usurier. Les clauses furent négociées lors de l'assemblée du syndicat des commerçants.

Comme d'habitude, Damien reçut ses convives debout, afin que les conciliabules ne durent jamais longtemps. Par provocation ou en raison d'une abominable crise de goutte réelle, Pacino supplia une

faveur, celle d'être assis pendant la discussion. À la suite d'une première réaction spontanée, celle d'envoyer paître la requête du misérable financier, la seconde posture, écoutant l'avis des conseillers au Trésor, se montra plus consensuelle. Damien acquiesça, avec grâce, en accordant qu'on installe l'invalidé, dans son propre fauteuil, le seul présent dans la salle des conférences.

Pacino, sur un siège au milieu de tous les commerçants de la ville, apparut comme le maître des lieux, à côté de Damien, et quiconque serait venu assister à cette conférence pour la première fois aurait bien pu croire que c'était lui, le gouverneur. Le titulaire s'en rendit compte, mais fit bonne figure, à cause de tous les ducats d'or que cette courtoisie allait lui rapporter.

Après avoir réglé les convenances d'usages qu'il expédia en deux minutes, Damien invita les forces vives présentes, à lui soumettre leurs intentions sur l'organisation des fêtes qui commenceraient dans trente jours et dureraient tout le mois d'août. Les uns après les autres, ils proposèrent leurs idées, les mêmes, depuis des années, pas très originales, la plupart reprenant la trame traditionnelle de cette foire existante depuis des siècles. Le tour à don Pacino vint de s'exprimer.

— Son excellence m'honore d'être le principal mécène de la feria qui célébrera cette année son millénaire. Pour divertir le peuple et mobiliser la jeunesse de la ville et de ses bourgades alentour, j'avais pensé organiser, dans le centre historique de Xavita, une petite nouveauté événementielle.

— Parlez, mon cher don Alfonso Pacino. Qu'est-ce que c'est cette nouveauté ?

— Une grande chasse à l'homme.

La stupeur surprit la plupart des commerçants, impressionnés par l'audace du projet. Le gouverneur attendait la suite. L'assemblée tendit l'oreille.

— C'est une brillante idée, don Alfonso. Excellente, déclara le leader, mais qui sera la proie ?

— Le choix ne manque pas : un réfugié du Valdor ou de Ticon, nos pays voisins, un captif condamné à perpétuité, un opposant politique, un gitan. Ce choix permettrait au peuple d'identifier son « bouc émissaire ». Les Xavitiens adopteraient librement leur camp en soutenant jusqu'à la fin notre jeunesse, nos petits guerriers, chasseurs d'homme.

— Et une récompense attrayante ? demanda un conseiller du gouverneur.

— J'offrirai mille ducats d'or au gagnant.

— Mille ducats ! reprirent les commerçants effarés devant la somme promise.

— Mille ducats, confirma Pacino.

— En effet, déclara Damien, sans aucun doute, cette somme mobilisera de nombreux participants. Ce sera une grande fête.

— Dieu en est témoin, la feria de Xavita célébrera cette année, un cru exceptionnel. Digne d'un millénaire. Pacino exposa ses propositions en toute modestie.

— Merci, mon cher Pacino, votre générosité m'honore, s'exclama Damien d'un ton enthousiaste qu'on ne lui connaissait guère.

Don Pacino se redressa de son fauteuil, exagérant sa pénibilité, comme s'il voulait par courtoisie et respect se lever pour rendre hommage au gouverneur. Celui-ci, magnanime, l'en dissuada d'un petit geste amical de la main.

— Et bien, messieurs, déclara Damien, je vous laisse régler les derniers détails avec mon intendant. Il se préparait à quitter la salle.

— Et si la proie s'en sortait vivante ? demanda maître Pincho qui flairait que Pacino avait une intention derrière la tête.

— Quelle drôle d'idée ! Pourquoi voulez-vous qu'elle s'en sorte ? ajouta Damien.

— On ne sait jamais ! Que deviendrait la proie ? insista un autre commerçant.

— Oui, répondez-nous, mon cher Pacino, si aucun de nos jeunes gens n'arrivait à la capturer, que deviendrait notre miraculé ? lâcha d'un ton amusé Damien.

— Son excellence, je n'avais même pas pensé à cette éventualité. Si c'était le cas, je prendrais ce loustic à mon service, car ce serait un trophée d'exception. Si vous le permettez, Votre Altesse.

— Permission accordée ! J'agirais de même à votre place. Par conséquent, la proie ne pourra donc pas être un prisonnier, ni un opposant, ni un immigré. La loi ne m'autorise pas à les affranchir. Il ne vous reste plus qu'à trouver un gitan, mon cher Pacino.

Inauguration de la Feria – En août

Les organisateurs avaient donné rendez-vous, dès le matin, aux mâles de toute la région, qui souhaitaient participer à la chasse à l'homme. Sur la monumentale Plaza Mayor, plus de cinq cents jeunes étaient réunis et sur décision du staff, ils s'étaient agglomérés par signe d'appartenance. On voyait l'équipe de naturalistes, sans chemises et sans pantalons, avec une petite jupette semblable aux Romains de l'Antiquité. On observait le groupe de sportifs en survêtement et chaussures de sport pour courir le plus vite possible. On croisait aussi la famille des chasseurs, pantalons de velours, chemises assorties et chapeaux à large bord. Enfin, on trouvait la meute des phalangistes, facile à reconnaître avec leur crâne rasé, en treillis noir, casquettes en accord, gros ceinturons et rangers. Certains de ces paramilitaires tenaient au bout d'une chaîne des molosses en muselière. On trouvait un dernier groupe, de ceux qui ne pouvaient se combiner à personne et qui paraissaient regretter de ne pas avoir choisi leur camp au préalable. C'était trop tard, la répartition était terminée. Le présentateur prit la parole et précisa les règles de la chasse.

— Messieurs, la proie sera libérée trois minutes avant votre départ. Elle aura une chance de sauver sa peau.

Les rires remplirent la Plaza Mayor.

— Je vous rappelle que la victime aura le droit d'aller comme bon lui semble, elle pourra se cacher où elle veut, ce sera à vous de la débusquer et de la ramener (vivante de préférence) ici. Ce serait l'idéal. Pour éviter les embouteillages, le groupe de Romains antiques commencera la première poursuite. Ce sera ensuite le départ des chasseurs traditionalistes, puis celui des phalangistes, puis le tour des sportifs et pour terminer celui des « orphelins » le ramassis des non assortis.

Chaque traque durera une heure. Si au bout d'une heure vous n'avez pas attrapé le gibier, l'arbitre le considérera comme victorieux et il sera affranchi. Je vous rappelle que même si vous sortez en meute, l'un d'entre vous sera proclamé l'unique vainqueur et recevra la somme de mille ducats offerts par notre cher mécène, don Alfonso Pacino. La foule hurla de joie en scandant le nom de Pacino. Sur la Plaza Mayor, l'ambiance devenait électrique, après avoir annoncé qu'un seul serait le gagnant, dans chaque groupe, l'esprit de compétition apparaissait chez les uns et les autres.

Sous une tente installée au milieu de la place, le staff essayait de distraire les cinq aspirants à l'émancipation. Un homme d'une quarantaine d'années, après avoir aperçu la quantité de jeunes prêts à jouer au chat et à la souris, se sentait comme un « ratoncito » qui aurait perdu toute illusion quant à sa mince probabilité de réussir. Il semblait abattu et regrettait d'avoir candidaté. À ses côtés se trouvait un immigré valdorien athlétique (tout en musculature) qui pensait avoir une chance de gagner "la partie", puis un individu, au regard transperçant qui cachait un couteau à cran d'arrêt, dans sa chemise, alors que le règlement autorisait aux proies qu'une seule arme : la patience. Ensuite, on remarquait le jeune gitan que convoitait Alfonso Pacino, comme commissionnaire, et un homme noir qui ne cessait pas de se demander, à voix haute, ce qu'il fichait là.

Une fanfare déclencha le début des festivités et sous le barnum le silence et l'inquiétude s'installèrent.

Le staff emmena le premier des aspirants hors de la tente et l'on entendit aussitôt les vociférations de la masse de gens qui refroidirent de vingt degrés Celsius ceux qui restèrent à l'intérieur. Une voix annonça au candidat qu'il avait trois minutes pour prendre de l'avance et sans une pincée d'ironie lui souhaita bonne chance. La foule hurla. Des braillements scandaient des

propos macabres capables de stresser les plus courageux. Le garçon musclé palissait à vue d'œil et l'homme de couleur avait perdu toute expression vivante sur la figure. Le gitan était concentré sur ses pensées, il cherchait, de toute évidence, une idée pour se sortir de cette situation pipée d'avance.

Plus tard, dans la journée, il ne restait plus que lui et trois cadavres à ses côtés. La foule frustrée était déchaînée. Le premier postulant avait été éliminé dès le premier quart d'heure, le deuxième, le jeune, à l'allure athlétique, s'était battu comme un tigre contre les chasseurs, mais n'avait pas pu échapper aux molosses qui l'agrippèrent et arrachèrent son visage. L'homme au cran d'arrêt, après une course folle qui chamboula tous ses sphincters, avait finalement utilisé son arme en la retournant contre lui. Le quatrième, l'avant-dernier, le noir revint « vivant », mais le choc de la foule sur lui provoqua un effet paralysant et humiliant qui l'empêcha de bouger, il resta debout sous la tente sans plus savoir qui il était. Ayant perdu la raison, il fut disqualifié.

Le chef du staff s'approcha du jeune gitan, en l'invitant à se préparer.

— Tu n'as pas de chance, le peuple est frustré, il n'a pas eu le temps de s'amuser, car tout est allé trop vite. Essaie de faire durer le plaisir. Sinon, on ne pourra plus les stopper. La fête va être gâchée.

— Je vais faire de mon mieux, si je ne me chie pas dessus avant.

— Profite de ta réputation d'excellent sprinteur, alors dès le début, cours le plus loin que tu peux, tu dois garder une bonne distance avec ces prédateurs qui vont te traquer, cours, voles et surtout ne t'arrêtes pas.

Pacino entra à ce moment et regarda son « favori » sans parler. Le jeune gitan ne le connaissait pas

vraiment, il avait appris juste que c'était l'homme qui finançait les festivités.

— Je mise beaucoup sur toi, tâche de te placer à la hauteur. Tous ces pauvres bougres se sont fait capturer trop tôt, car ils ne subodoraient pas toutes les possibilités que leur permet cette ville pour fuir une foule déchaînée.

— Les rues étroites freinent l'accélération, je cours bien, mais le quartier renferme tellement de détours et d'impasses, que l'on peut facilement me prendre à revers.

— C'est exact quand tu n'utilises que deux orientations de l'espace, mais nous vivons dans un univers à trois dimensions. N'oublie pas.

Le garçon regarda son interlocuteur surpris de cette indication.

La dernière proie se dirigea sur la grande place suivie par le chef du staff et la foule lui traça une haie d'honneur pour pouvoir mieux le voir et l'insulter au moment de son passage.

Le gitan se trouvait maintenant à l'extrémité de l'étendue. Devant lui, à l'est de la ville, se présentait une avenue qu'il appréhendait, car s'il restait dans cette voie, on le localiserait, tout au long de sa course. Il devait le plus vite possible s'engager sur les côtés, dans les rues labyrinthiques de la vieille cité, véritable trou à rats, qu'il connaissait par cœur.

— Au tir du pistolet, déclara le meneur de jeu, tu pourras partir, mais avec au maximum quelques minutes d'avance. Juste trois minutes. Quand tu entendas le deuxième coup de feu, là, à la seconde même, tu sauras que cinq cents prédateurs se seront lancés à ta recherche et se colleront comme des mouches à merde, derrière toi.

— Cinq cents ! Les autres n'en avaient pas autant ! il s'adressa au chef du staff.